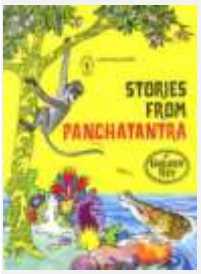
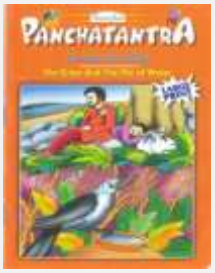
Objets d'études croisés: la fable – la question de l'homme – Les réécritures
Voir dossier sur le site : l'origine mésopotamienne de la fable

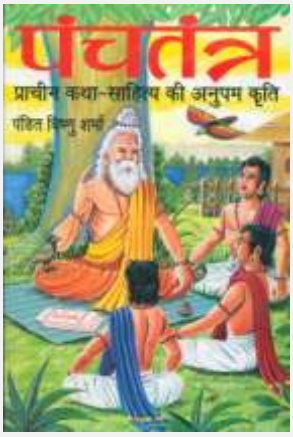




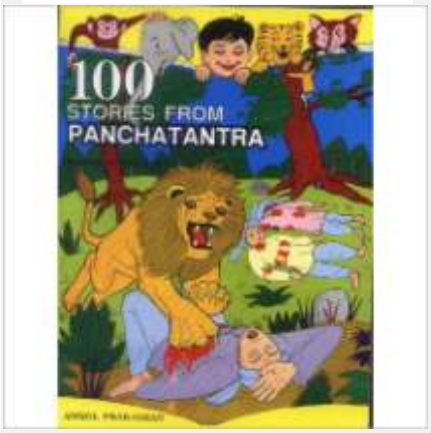
LA FABLE COMME ARME POLITIQUE
LA FABLE COMME LE ÇON D'HISTOIRE LITTERAIRE

Corpus

Texte A : L'Âne vêtu de la peau d'un Tigre, *Panchatantra* - 4e. Livre – VIII
Texte B : Jean de La Fontaine, « L'Ane vêtu de la peau du Lion », *Fables*, V, 21, 1668
Texte C : Victor Hugo, « Fable ou histoire », *Les Châtiments*, Livre III, 1852.
Annexe : Jean-François Froger, *Le Bestiaire de la Bible*,



Très populaires dans le monde anglo-saxon, on trouve de nombreuses éditions pour enfants



Texte A : *Panchatantra* - 4e. Livre – VIII. — L'Âne vêtu de la peau d'un Tigre

La source orientale de Jean de la Fontaine – Pilpaï ou Bidpaï.

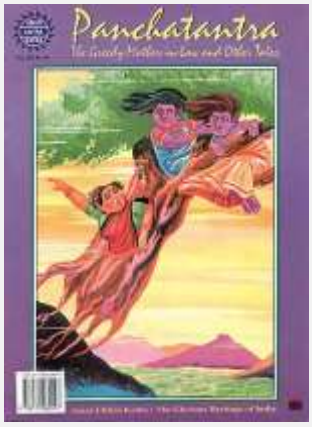
Issu de l'Inde et relayé en Perse, ce texte a connu une longue histoire compliquée. Traduit en arabe au VIIème siècle sous le titre Kalila wa Dimna, le monde arabo-musulman va se l'approprier et la fraude littéraire dure encore.

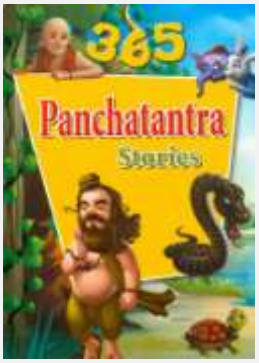
Dans un endroit habitait un teinturier nommé Souddha-pata. Il avait un âne, qui, par manque d'herbe, était devenu très-maigre. Or le teinturier, en se promenant dans la forêt, vil un tigre mort, et il pensa : Ah ! c'est une bonne chose qui arrive. Avec cette peau de tigre, je couvrirai mon âne, et je le lâcherai la nuit dans les champs d'orge, afin que les gardes des champs qui demeurent dans le voisinage le prennent pour un tigre et ne le chassent pas. Après que cela fut fait, l'âne mangea de l'orge comme il voulut. Le matin, le teinturier le ramenait à sa demeure. De cette façon, avec le temps, l'âne devint gras, et on avait de la peine à le conduire à l'endroit où on l'attachait. Mais un jour qu'il était en rut, il entendit de loin le cri d'une ânesse. Pour avoir seulement entendu ce cri, il se mit lui-même à crier; puis les gardes des champs reconnurent que c'était un âne vêtu d'une peau de tigre, et le tuèrent à coups de bâtons, de flèches et de pierres. Voilà pourquoi je dis :
Quoique gardé avec le plus grand secret et montrant un corps effrayant, un âne vêtu d'une peau de tigre fut tué pour avoir poussé un cri.

C'est cette partie de la fable que La Fontaine a reprise pour s'en inspirer, mais l'histoire est beaucoup plus longue.

Or, pendant que le crocodile parlait ainsi avec le singe, un animal aquatique vint et lui dit : Hé, crocodile ! comme tu tardais à revenir, ta femme, qui s'était mise à jeûner, est morte accablée d'amour. Après avoir entendu ces paroles semblables à un coup de foudre, le crocodile eut le cœur très-troublé et se lamenta ainsi : Ah ! que m'est-il arrivé là, malheureux que je suis ! Et l'on dit : Celui qui n'a pas dans sa maison une mère et une femme aimable doit aller dans la forêt; sa maison est comme une forêt.
Ainsi donc, ami, pardonne la faute que j'ai commise envers toi. Maintenant, puisque je suis séparé de ma femme, je vais entrer dans le feu. Lorsque le singe entendit cela, il dit en riant : Hé ! je te connaissais déjà, je savais que tu étais l'esclave d'une femme et que tu étais maîtrisé par une femme; à présent j'en ai

la certitude. Ainsi, imbécile ! alors même qu'un bonheur t'arrive, tu tombes dans l'affliction. Quand une pareille femme est morte, il convient de faire une fête. Car on dit :
Une femme d'un caractère méchant et toujours querelleuse doit être reconnue par les sages pour une horrible râkchas sous la forme d'une femme.
Par conséquent, que celui qui désire son propre bonheur mette tous ses soins à fuir jusqu'au nom même de toutes les femmes ici-bas.
Ce qu'elles ont en dedans n'est pas sur leur langue; ce qui est sur leur langue ne vient pas au dehors; ce qui est au dehors, elles ne le font pas : les femmes ont une manière d'agir variée. Quels sont ceux qui ne périssent pas, quand par ignorance ils s'approchent d'une belle aux fortes hanches, comme les sauterelles, de la lumière d'une lampe
En effet, elles sont tout poison à l'intérieur, et à l'extérieur elles sont charmantes : les femmes, par leur nature, ressemblent au fruit du goundjâ.
On a beau les frapper avec le bâton, les couper en morceaux avec les épées, on ne soumet les femmes ni par les présents ni par l'amitié.
Arrêtons-nous cependant; qu'est-il besoin de citer ici une autre méchanceté des femmes ? Elles tuent par colère le fils même qu'elles ont porté dans leur sein.
Un sot verrait la bonté de l'affection dans une petite fille méchante, une grande douceur dans celle qui est cruelle, et le sentiment dans celle qui n'a pas de sentiment.
Hé, ami ! dit le crocodile, c'est vrai. Mais que dois-je faire ? Voilà deux maux qui m'arrivent : l'un est la ruine de ma maison, l'autre la séparation de cœur d'avec un ami comme toi. Et certes cela est ainsi par la volonté du destin. Car on dit :
Quel que soit mon savoir, tu en possèdes deux fois autant. Tu n'as plus ni galant ni mari; pourquoi regardes-tu fixement, femme nue ?
Comment cela ? demanda le singe. Le crocodile dit :
« L'Ane vêtu de la peau d'un Tigre »





Commentaire [MD1]:

Texte B : Jean de La Fontaine, « L'Ane vêtu de la peau du Lion », *Fables*, V, 21, 1668

Source : Esope

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu
Etait craint partout à la ronde,
Et bien qu'animal sans vertu*,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin* fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice*
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les Lions au moulin*.
Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier*
Fait les trois quarts de leur vaillance.

* sans vertu : sans courage (du latin « vir » qui signifie « force »)
* la fourbe : la malhonnêté
* On dit « Martin bâton » en parlant d'un bâton dont on frappe les ânes, qu'on appelle Martin, comme si on disait le bâton à Martin » (Furetière).
* la malice : le sens actuel de « disposition à railler, à taquiner, sans méchanceté réelle, « facétie » est apparu au milieu de XVIIème siècle.

* D'ordinaire, les lions ne vont pas porter de grain au moulin. Ce sont les ânes qui le font. Ils sont des bêtes de somme (des bêtes qui portent des charges)
* un équipage cavalier : tout ce qui est nécessaire pour s'entretenir honorablement au XVIIème siècle ; cavalier signifiant « noble, conquérant, portant épée ».

Texte C : Victor Hugo, « Fable ou histoire », *Les Châtiments*, Livre III, 1852.

Ecrit pour dénoncer « l'imposture » de Napoléon III. Il s'agit ici d'un singe et non pas de l'âne de Victor Hugo.

Un jour, maigre et sentant un royal appétit, 1
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.
Le tigre avait été méchant, lui, fut atroce.
Il avait endossé le droit d'être féroce.
Il se mit à grincer des dents, criant : « Je suis 5
Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits ! »
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines ;
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,
Egorgea les passants, dévasta la forêt,
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait. 10
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :
« Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;
Devant moi tout recule et frémit, tout émigre, 15
Tout tremble ; admirez-moi, voyez, je suis un tigre ! »
Les bêtes l'admiraient, et fuyaient à grands pas.
Un belluaire * vint, le saisit dans ses bras,
Déchira cette peau comme on déchire un linge,
Mit à nu ce vainqueur, et dit : « Tu n'es qu'un singe ! » 20

Commentaire [M2]: Effet d'hypotypose classique pour la fable. Planter un décor rapidement.

Commentaire [M3]: A la succession de verbes d'action au passé simple, succède un imparfait qui implique la durée. Il a installé l'horreur.

Commentaire [M4]: Le discours direct sert ici à mettre scène la vanité du singe, après avoir mis en scène son iniquité.

Commentaire [M5]: Pas de morale. Ce qui est rare.

I QUESTIONS DE LECTURE

La fable initiale (texte A du Panchatantra) a t-elle la même intention que celle de Jean de la Fontaine.
Quel travers humain souligne t-elle ?
L''animal a t-il la même fonction que celle que Jean de la Fontaine lui fait endosser ?
La fable met en scène des animaux, auxquels elle attribue une symbolique.
Entre l'âne et le singe, lequel vous semble plus approprié pour mettre en scène la vanité?

II QUESTION D'ECRITURE

COMMENTAIRE COMPOSE

Vous ferez le commentaire du texte de Victor Hugo

Proposition rédigée

Les Châtiments, ce sont six mille vers de satire, une grandiose partition qui prend forme en un an, hors de France, à partir du coup d'état du 2 décembre

1851. Hugo réagit d'abord directement dans *Histoire d'un crime,* ensuite dans *Napoléon le Petit,* puis il conçoit un ouvrage aux ambitions plus vastes qui mêle pièces courtes et mordantes, discours prophétiques, chansons, fables, dans une extraordinaire liberté de ton. Mais comme dans *les Contemplations,* Hugo truque les dates pour que certains poèmes soient lus comme de sinistres anniversaires ou des coups de colère.

La construction du recueil est rigoureuse : sept livres qu'encadrent deux poèmes « Nox » et « Lux », le Crime et la Liberté, résumant par leur antithèse tout le parcours du recueil – de l'ombre à la lumière, de la chute à la rédemption. En 1870, Hugo ajoutera cette pièce préliminaire intitulée « Au moment de rentrer en France », datée du 31 août : *Les Châtiments* sont bien le récit d'un exil.

« Fable ou Histoire » appartient au livre III. Ecrite en novembre 1852, la pièce est datée de décembre pour résonner comme une fable sur Napoléon « le petit », (l'empereur) qui aurait pris le livre et ironisé : « Voyez, messieurs, voici Napoléon-le-Petit, par Victor Hugo-le-Grand ». Furieux Victir Hugo contre-attaque dans sa courte pièce : « Je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer ». Hugo utilise la fable, genre considéré comme mineur, - en tous les cas les Romantiques ne lui ont pas donné de statut particulier - pour s'attaquer à celui qui incarne la tête de l'état et pour ébranler sa légitimité.

Ce poème met en œuvre un genre que Victor Hugo pratique rarement : la fable. C'est le seul exemple de fable dans la première édition du recueil ; dans l'édition de 1870, Hugo en ajoutera une autre : « Les Trois chevaux », VI, 16. Conformément au genre il met en scène des animaux qui reflètent un trait comportemental humain. Tout en s'inspirant des *Fables* de la Fontaine, il donne à ce poème une dimension polémique dont les fabulistes – en particulier Jean de la Fontaine – se gardaient avec prudence. Certains critiques ont vu en ce texte, avec raison, une imitation de la fable 3 du livre III des fables de la fontaine intitulée « le loup devenu berger », qui se termine sur une morale qui pouvant penser à celle de notre poème :« toujours par quelque endroit le fourbe se laisse prendre ». En réalité, Hugo reprend d'ailleurs le canevas de « L'âne vêtu de la peau du lion » (V, 21), mais au personnage de l'âne, il substitue le singe. Avec le tigre Victor Hugo choisit ainsi le symbole d'un pouvoir subalterne susceptible cependant de nuire ou de terroriser. L'intrigue est simple : un âne se revêt de la peau du lion et en adopte l'attitude, sur un mode amplifié, jusqu'à ce qu'un « bellisaire » signale l'imposture.

La fable ici, ne cherche pas à illustrer un précepte – elle ne comporte pas de morale explicite- mais elle cherche à déstabiliser un adversaire particulier, avec une liberté de ton et d'allure d'une grande virulence. Et même beaucoup d'insolence.

Le récit s'ouvre par la formule « un jour », qui situe l'action dans un passé indéterminé, non historique, caractéristique de l'hypotypose qui souvent ouvre la fable pour en faire un tableau vivant. L'intrigue se noue en trois vers qui suffisent à évoquer d'abord le caractère « atroce » v.3 du personnage, ensuite les mobiles de ses actes (« un royal appétit » v.1) et enfin les moyens utilisés (« une peau de tigre se vêtit » v.2). La cruauté, la cupidité et la fourberie sont ainsi mis en évidence. On ne peut trouver dénonciation plus exhaustive.

Le rythme vif est assuré par l'enchaînement rapide d'actions brèves comme réduites à l'essentiel. Chacun des verbes d'action renvoie là encore à un vice particulier: la ruse, (il s'embusqua) ; la cupidité (entassa) ; la cruauté et le goût du sang (égorgea) et la destruction (dévasta). Le décor lui-même est réduit à quelques éléments qui évoquent là encore et toujours la rapine et le meurtre : « les halliers, les épines, l'antre et le carnage ». Tous éléments constitutifs du champ lexical du brigandage et de la cruauté.

Hugo ne se sert du genre de la fable que pour éclairer l'histoire réelle. L'animal choisi pour représenter Louis-Napoléon, le singe, le désigne comme

le pâle imitateur de son oncle. Son début de règne tient de la mascarade. C'est l'image récurrente du texte : le déguisement ridicule. Le tigre remplace le lion de la fable de la Fontaine, ce qui permet à Hugo d'évoquer une cruauté sans grandeur.
Quant aux discours qui éclairent ces actions, ils trahissent leur auteur. Le singe y expose avec suffisance ses prétentions. Il se met en avant : « je suis le vainqueur … le roi sombre des nuits » v.6 . Il fanfaronne : « devant moi, tout recule » v.15.
L'espèce de griserie, d'autosuggestion béate de l'animal recouvert de la peau du lion paraîtrait ridicule si elle n'était si dangereuse. C'est l'ivresse du pouvoir propre aux tyrans sanguinaires.
La fable nous peint ainsi, en une description aux contours parfois hallucinés, un monarque sadique qui tient à la fois du vampire et du cannibale : « meurtres, égorgements, carnage, ossements » manifestent une frénésie destructrice, elle-même liée à une soif insatiable de pouvoir. Telle est l'image du Prince que Victor Hugo veut léguer à l'histoire. (Et que l'histoire ne retiendra pas). Le paradoxe de ce pouvoir, à la fois craint pour sa police et révéré (du fait du nom glorieux de Napoléon) est également souligné au v.17 : « les bêtes l'admiraient et fuyaient à grands pas ».
Mais la pire des mascarades ou des impostures a une fin. Le « bellisaire » de la fable, c'est bien sûr V. Hugo lui-même, qui semble surgir du néant et se dresser spontanément face au mystificateur pour mettre fin à la supercherie tragique. Il se contente d'ailleurs de ridiculiser le « vainqueur ». A la violence, il oppose la puissance du verbe à la forme restrictive « tu n'es qu'un singe » v.20. L'apologue sape les bases du pouvoir du prince en le mettant symboliquement à nu.
Mais en même temps, ce qui est mis en jeu c'est le pouvoir de la « peau », autrement dit de « l'apparence » de la puissance et de la force du tigre. Plus meurtrier encore que le lion, il donne un sentiment de puissance et de férocité. La peau suffit « il fit
« Il avait endossé le droit d'être féroce », et il « Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait ». Voyant la peau, on croit au personnage. Tout dit et signe l'imposture. Autrement dit la peau, si elle peut donner le change, au moins un temps, ne confère pas l'autorité légitime. Pouvoir qu'il n'a pas « de soi ». Mais cette puissance n'est qu'illusoire et ne résiste pas au bellisaire qui surgit pour démasquer l'imposture.

C'est une condamnation virulente, et peut-être aussi quelque peu excessive mais sans appel.

TEXTE D'INVENTION

Vous réécrivez cette fable en le transformant en un conte philosophique.

DISSERTATION

En littérature, un « genre » peut-il être stable ?
L'évolution d'un genre obéit-elle à des lois ?